

osité, il comprit que le lieu était mal choisi pour une scène de reconnaissance. Allez vers votre mère, dit-il aux deux petits garçons qui se pressaient contre lui, et avertissez-la que je lui amène une visite."

Puis, offrant son bras à sa cousine, il ajouta :

"Vous aviez l'intention de venir chez moi, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle. Je ne suis dans le pays qu'en passant. J'ai appris par hasard que vous étiez ici : j'y suis venue. J'ignorais que vous étiez marié. Ces enfants sont-ils à vous ? vous devez en être fier.

— Oh ! j'ai un autre trésor à vous montrer : ces deux beaux garçons ont une mignonne petite sœur, qui vous ressemble quand vous étiez enfant, autant que je puis m'en souvenir."

Il parlait gaiement et ne manifestait aucune émotion. Le bras de Marthe tremblait sur le sien. Marianne, avertie par ses fils, attendait sur le seuil de la porte. Qui était cette étrangère ?

"Chère amie, lui dit Édouard, je te présente notre cousine, madame la marquise de Châteaufort."

Marianne pâlit visiblement : elle était femme, elle avait devant les yeux celle qui pendant si longtemps avait possédé tout le cœur de son mari. Mais ses craintes ne durèrent pas ; un sourire d'Édouard suffit pour lui prouver que le passé était bien mort.

Marthe entra dans le salon, dont les larges portes-fenêtres laissaient pénétrer une délicieuse fraîcheur. Les senteurs parfumées entraient par bouffées, apportées par la brise du soir.

"Ah ! dit Marthe en se laissant tomber avec nonchalance sur un fauteuil, qu'il fait bon ici !"

Elle semblait brisée de fatigue.

"Avec cette chaleur, dit Marianne, qui se trouvait assez embarrassée pour entamer une conversation, vous devez souffrir dans vos vêtements de deuil.

— Non, dit Marthe, je les aime : ils me rappellent que je suis libre, libre ! continua-t-elle avec une sauvage énergie. Comprenez-vous ce mot ? Non : il faudrait avoir enduré mon martyre pour se faire une idée de ce que j'éprouve. Dix années, les plus belles de la vie, toute ma jeunesse, j'ai dû les passer enchaînée à un homme b zarre et jaloux. Mes chaînes étaient d'or, il est vrai, mais elles n'en étaient pas moins lourdes. Ah ! combien de fois j'ai été sur le point de les briser, de fuir bien loin ! mais heureusement la réflexion venait."

Elle poussa un éclat de rire strident qui faisait mal à entendre.

"Oui, et je restais, je me résignais à attendre. Il est si vieux ! me disais-je, il ne peut pas vivre toujours. Mais les jours et les années passaient et passaient. Ah ! quel supplice !"

Marianne et Édouard écoutaient dans un muet étonnement. Marthe parlait sans se préoccuper de l'effet qu'elle produisait. Ses paroles ne semblaient s'adresser à personne. Elle regardait fixement dans le vide : on eût dit qu'elle éprouvait une sorte de jouissance à évoquer une sombre vision.

"Oui, quel supplice ! répéta-t-elle : esclave de cet homme, sans un instant de paix ni de trêve, toujours à mes côtés, épiant mes gestes et mes regards ! À quo me servait la fortune, pour laquelle j'avais tout sacrifié ? Enfin le jour de la délivrance a sonné : je suis libre, mais pas tout à fait cependant, dit-elle avec un ricanement amer : jaloux même au delà de la tombe, il m'a

tout laissé, tout ce qu'il possédait, si je reste veuve, rien si je me remarie. Mais que m'importe à présent ?" ajouta-t-elle en lançant un sombre regard à Marianne.

Édouard, le coude appuyé sur une table qui le séparait de sa cousine, la contemplant avec une indicible tristesse. Elle n'avait plus le jeune et frais visage que si souvent il avait revu dans ses rêves. Ses grands yeux bruns, entourés d'un cercle bleuâtre, avaient perdu leur limpidité ; leur expression était dure, presque farouche. Un pli profond était creusé entre l'arc délié de ses sourcils ; son front, autrefois si pur, était sillonné de rides. La bouche stérile ne savait plus sourire, les coins abaissés lui donnaient une expression triste et ennuyée. Les longues boucles de ses cheveux soyeux étaient entremêlées de fils d'argent. Tous ses mouvements étaient brusques et saccadés.

Pour opérer un tel changement, il fallait que cette femme eût énormément souffert.

"Grand-mère voudrait rentrer," dit un des petits garçons en présentant sa jolie tête à la porte du salon.

Édouard se leva précipitamment et descendit en courant les marches du perron.

"Toujours aussi bon ! murmura Marthe en le suivant des yeux.

— "Toujours aussi bon !" répéta Marianne comme un écho.

Marthe se tourna vers elle et lui lança un regard de colère.

"Saviez-vous, lui dit-elle, que je devais être la femme de votre mari ?

— Oui, répondit Marianne avec douceur.

— Il m'aimait passionnément. Il a dû avoir peine à se consoler ?

— Beaucoup, je le sais.

— Et savez-vous s'il est consolé ? dit la marquise en fixant sur Marianne ses prunelles ardentes.

— Je l'espère, ou plutôt j'en suis sûre : il me l'a dit, et il ne m'a jamais trompée."

Marthe détourna la tête. Un long silence s'établit entre les deux femmes : la marquise le rompit.

"Et vous habitez toujours ici ?

— Toujours.

— Êtes-vous heureuse ?"

C'était une question pour le moins singulière. Marianne se contenta de sourire, mais ce sourire en disait plus que bien des paroles.

"Édouard..., votre mari, veux-je dire, ne va-t-il jamais à Auch ?

Marianne commençait à trouver cet interrogatoire étrange ; cependant elle répondit encore :

"Mon mari m'y accompagne lorsque je vais voir mes deux jeunes sœurs, qui sont dans un couvent.

— Cette personne âgée est votre mère ?

— Oui, c'est ma mère, pour laquelle mon mari s'est montré le fils le plus tendre et le plus respectueux.

— Édouard ne revient pas, dit Marthe en frappant du pied avec impatience. Je veux pourtant lui dire adieu avant de partir."

Elle s'était levée.

"Vous partez, ma cousine ?" dit Édouard rentrant dans le salon.

Ni lui ni sa femme n'essayèrent de la retenir.

"Adieu ! dit-elle en lui tendant la main et en saluant seulement Marianne. J'ai cédé à une fantaisie en venant ici, murmura-t-elle, assez haut pourtant pour